

Ligne ne s'était jamais arrêté à l'idée de la mort. Non pas qu'il en eût peur : à aucun âge la peur n'approcha de lui. Seulement, si parfois il parlait de la vieillesse avec une sorte de mélancolie, c'est qu'il appréhendait de ne pas plaire au monde nouveau qui l'entourait, comme il avait plu jadis aux amis de sa jeunesse.

Je continuai solitairement ma promenade nocturne, et me trouvai à la porte de l'hôtel de l'Empereur romain comme le comte Z... y rentrait. Pour dissiper un peu les idées sombres que la tristesse du prince avait reflétées sur moi, j'acceptai l'offre qu'il me fit de venir prendre un verre de punch avec lui, et je le suivis dans son appartement.

Z..., fils d'un ministre favori de Catherine II, avait récemment perdu son père, qui lui avait laissé une fortune considérable, évaluée à plus de trente mille paysans. Je l'avais beaucoup vu à Pétersbourg, où sa naissance, une grande douceur de caractère, et ses connaissances étendues le faisaient rechercher dans les cercles les plus distingués de la capitale. Nommé depuis peu gentilhomme de la chambre, il se proposait de perfectionner son éducation par des voyages : il les commençait à Vienne. C'était débiter par une préface bien intéressante dans le livre du monde qu'il voulait, prétendait-il, lire page à page.

Je viens de passer la soirée chez mon cousin Razumowsky ; son palais est encore encombré de meubles, de draperies, de fleurs, reste de l'éblouissante fête d'hier. En vérité, les ruines d'un bal sont aussi instructives à contempler que les ruines des monuments et des empires.

Je lui parlai à mon tour de la rencontre que je venais de faire, et le punch dissipant peu à peu la mélancolie qui m'avait gagné, nous nous mîmes, dans notre égoïsme de jeunes gens, à railler quelque peu les vieillards qui ont la prétention de marier les glaces de l'âge et les feux de l'amour.

J'attendais, le lendemain, l'envoi de deux chevaux hongrois qu'on m'avait assuré être les meilleurs trotteurs de Vienne. Désirant les acheter, je demandai à Z..., s'il pouvait venir le lendemain matin, au Prater, pour les essayer avec moi. Il me le promit. Tout en jasant de chevaux trotteurs, dont aucun en Europe, je pense, n'égale ceux que l'on attèle aux traîneaux de Moscou, pour les courses d'hiver sur

la Moskowa, il se mit au lit ; car il me dit être bien fatigué des mazurkas que la veille il avait dû apprendre à quelques dames allemandes, qui substituaient avec assez de difficulté, à la raideur du menuet germanique, l'élasticité gracieuse de cette danse polonaise.

— Bonsoir donc, mon cher comte, je vais vous laisser reposer, éteindre les lumières ; et remettre cette bougie à votre valet de chambre. Dormez bien ; mais demain, à dix heures, soyez prêt.

À dix heures, le lendemain, les chevaux que j'attendais étaient attelés à mon carrick. J'étais à midi à la porte de Z... ; mais lorsque je me présentai pour entrer :

— Le comte dort, me dit son domestique.

— Comment ! il dort à midi, quand il s'est couché avant minuit ? Oh ! je vais le gronder de sa paresse.

J'entre aussitôt dans sa chambre ; les rideaux étaient encore fermés.

— Allons, allons, dis-je, paresseux, ma voiture vous attend : êtes-vous malade ?

Il s'éveille, se met sur son séant ; et portant la main à ses yeux comme pour essuyer des larmes.

— Ah ! mon père, dit-il ; hélas ! pourquoi ai-je perdu mon père ?

— Eh ! mon cher comte, quel cauchemar avez-vous donc eu ? Qu'a de commun maintenant la mémoire de votre père avec les chevaux que nous allons essayer ?

— Hélas ! me dit-il, mon ami, ce n'est point un rêve, mais une effreuse réalité : j'ai perdu deux millions cette nuit.

— Etes-vous fou, Z... ; vous voilà dans le lit où je vous ai laissé hier ; j'ai éteint les lumières en vous quittant. Etes-vous somnambule, ou dormez-vous encore ?

— Non, mon ami ; mais je me réveille d'un sommeil que j'eusse voulu être mon dernier. S... et le comte B... sont entrés dans cette chambre quand vous en sortiez ; ils ont rallumé les bougies que vous aviez éteintes ; nous avons joué toute la nuit, et j'ai perdu deux millions de roubles, pour lesquels ils ont mes billets. Voyez plutôt.

Je vais à la fenêtre, j'en tire les rideaux, la chambre était jonchée de cartes que l'on s'était procurées dans l'hôtel, et la ruine de ce malheureux jeune homme avait été consommée avant qu'il fût grand jour.